

Jean-François Dortier, Jacques Goldberg et Jean-François Staszak, Olivier Milhaud
22 mars 2005

Y a-t-il une géographie du territoire animal ?

A l'occasion de la parution du *Paysage animal. L'homme et la grande faune : une zoogéographie historique* de Xavier De Planhol (2004) Editions Fayard.

Avec Jean-François Dortier, rédacteur en chef de *Sciences Humaines* et auteur de [L'Homme, cet étrange animal. Aux origines du langage de la culture et de la pensée](#) (2004) Editions Sciences Humaines

Jacques Goldberg, éthologue et directeur du laboratoire de sociologie animale à l'Université Paris 5, auteur de [Les Sociétés animales. Communication, hiérarchie, territoire, sexualité](#) (1998) Editions Delachaux et Niestlé

Jean-François Staszak, géographe, maître de conférences à l'Université Paris 1, coordinateur du numéro 110-111 d'[Espaces et Sociétés](#) consacré à « la place de l'animal ».

« *L'animal ne peut pas être géographe* » J. Goldberg

Actualités du territoire animal

Alexandra Monot introduit ce café géo sur la géographie animale en évoquant le salon de l'agriculture, qui permet chaque année aux citadins de rencontrer ces animaux de basse-cour que, bien souvent, ils ne connaissent qu'à travers les photographies. D'autres animaux sont plus familiers : un foyer français sur deux possède un animal de compagnie, perçu comme une présence réconfortante et comme un morceau de nature au sein de ce monde urbain hostile, stressant et bétonné. Aujourd'hui, l'animal est l'objet d'une attention accrue. Il est associé à certaines thérapies, à la réinsertion des jeunes en difficulté.

Face à la disparition progressive de nombreuses espèces animales, la protection de l'animal s'inscrit en majuscules dans les politiques publiques :

- la santé des animaux de compagnie figure pour la première fois dans les attributions du secrétaire d'État du ministère de l'agriculture, Nicolas Forissier,
- la nouvelle PAC institue pour la première fois le bien-être animal comme un critère d'attribution des aides aux exploitants agricoles,
- la protection des animaux sauvages apparaît comme l'une des valeurs premières de la préservation de la biodiversité et des préoccupations écologiques au sein du développement durable. La diversité animale devient patrimoine et à ce titre les animaux deviennent intouchables.

Pourtant, il y a des animaux qui ne font pas l'unanimité. Certains animaux sont acceptés, d'autres non, certains fascinent, d'autres horripilent. Ainsi, les loups du Mercantour, revenus hantés les alpages au début des années 1990, font régulièrement la une des journaux sous des titres peu glorieux et sont affublés des pires tares, toutes plus sanguinaires les unes que les autres. Aurait-on oublié que le monde animal se divise en prédateurs et en proies ? Pourquoi un tel déferlement de rage contre Ysengrin ? Y aurait-il des animaux « dignes » de vivre et de s'installer et d'autres non ?

Par ailleurs, les frontières entre les animaux et les hommes ont tendance à diminuer. Les Américains et les Japonais s'ingénient à créer de nouvelles espèces, entre le chien qui reste chiot toute sa vie et le renard domestique, dernières créations de la génétique animale. Il semblerait que les animaux sont d'autant plus appréciés qu'ils sont paradoxalement soit proches de l'homme, dans son environnement familial, soit émouvants par leur rareté ou leur extinction quand il s'agit d'espèces animales de terres lointaines et réputées comme sauvages. Mais dès que l'on évoque les animaux sauvages vivant dans ou près de l'espace des hommes, ils sont moins bien acceptés, car ils concurrencent l'homme sur son territoire. Qu'en est-il du territoire animal ?

Qu'est-ce que le territoire animal ?

Comme **éthologue**, c'est-à-dire spécialiste du comportement animal, Jacques Goldberg pense le territoire animal comme une zone d'espace que l'animal *marque* (urines, signaux visuels, chants d'oiseaux) et qu'il *défend* contre les autres animaux de *son* espèce. Mettez un rouge-gorge et un pinçon dans une cage, il ne se passe rien. Introduisez un deuxième rouge-gorge, vous êtes sûr que les deux rouges-gorges vont se voler dans les plumes l'un de l'autre ! Il est vrai toutefois que s'établit dans une basse-cour des phénomènes de hiérarchie entre espèces, avec des contrôles territoriaux correspondants. On distingue en éthologie plusieurs types de territoires animaux - essentiellement le territoire d'alimentation, le territoire de reproduction et le territoire de sommeil - mais ils se confondent en un même territoire pour nombre d'espèces. Le territoire animal ne doit pas être confondu avec le domaine vital qui correspond à l'espace où l'animal évolue pour sa survie. Sur un même domaine vital, il y a donc plusieurs territoires d'animaux d'une même espèce. Notons enfin que toutes les espèces ne sont pas forcément territoriales (cf. les serpents) et que certaines, comme les chats, ont des territoires temporels : elles ne marquent et défendent un espace que pendant quelques heures.

Comme **géographe**, Jean-François Staszak a une tout autre réponse pour définir le territoire animal. La géographie n'a pas la même approche que l'éthologie, et tend à réserver le terme de territoire aux humains, dans la mesure où le territoire est un espace d'identité affecté à une population, ce qui suppose un niveau cognitif que les animaux ne partagent pas *a priori*. Il existe cependant des territoires que les sociétés humaines *attribuent* aux animaux. D'où des conflits territoriaux quand l'ours par exemple sort du territoire que les sociétés humaines lui ont attribué. Les hommes semblent avoir perdu momentanément dans leur combat territorial contre les renards ou les moustiques. Notons toutefois que l'animal se voit accordé un territoire plus grand dans nos idéologies actuelles comme l'attestent la réintroduction du loup ou le développement des zoos (il y a aujourd'hui plus de tigres dans les zoos du Texas qu'en liberté à la surface de la planète).

Jacques Goldberg ajoute que, d'un point de vue éthologiste, **certaines espèces sont plus territoriales que d'autres**, et que ça pourrait justement intéresser aussi les sciences sociales, qui se focalisent sur les seules sociétés humaines. Prenons la hyène tachetée : elle est très territoriale quand les troupeaux qu'elle chasse sont groupés. En revanche, quand ceux-ci sont disséminés, elle n'est plus du tout territoriale. Notons que l'organisation sociale joue aussi dans la différenciation espèce territoriale/espèce non territoriale. Ainsi parmi les 70 espèces d'antilopes que l'on retrouve en Afrique, celles qui ont des structures très hiérarchiques sont peu territoriales. En revanche, les groupes d'antilopes peu hiérarchisés sont beaucoup plus territoriaux. Si le territoire animal est le plus souvent défendu par les mâles, rappelons que pour certains oiseaux, la défense du territoire est l'apanage des femelles et pour d'autres espèces les rôles sont partagés. Jacques Goldberg précise que les animaux ont parfois des

territoires en réseau entre lesquels ils nomadisent parfois sur des distances immenses (1300 km² pour le tigre mâle de Sibérie). L'ampleur du territoire dépend souvent de la disponibilité des ressources, de la taille de l'animal, etc.

Jean-François Dortier rappelle que **l'espèce humaine est territoriale**, dès son apparition. Les chasseurs cueilleurs n'errant pas **au hasard** dans un espace **sans limites**, ils nomadisent sur un territoire. Les Inuits nomadisent en petits groupes en hiver, et se réunissent en grands groupes quand le gibier se fait plus abondant. Les Aborigènes australiens ont aussi une double organisation sociale : les bandes familiales de quelques dizaines de personnes à peine nomadisent ensemble, et, pour la saison sèche, ils se regroupent en clans de centaines de personnes autour des points d'eau. Là, les peintures rupestres servaient jusque dans les années 1960 à marquer leur territoire. En somme, chez les humains, on peut distinguer les territoires des nomades et ceux des sédentaires.

« L'homme, cet étrange animal »

Jean-François Dortier affirme clairement que **l'homme est un animal**, un primate, un mammifère, un être vivant qui partage comme d'autres des comportements particuliers, notamment sexuels. L'homme est un animal social, qui a des comportements d'attachement (tel le petit, forcément dépendant, qui doit s'attacher l'affection de plus grands pour survivre). Les comportements hiérarchiques et sociaux que l'on retrouve dans les sociétés humaines sont partagés par bien d'autres espèces animales. On a bien sûr cherché des caractéristiques singulières de l'animal humain : primate bipède, doté d'un corps peu velu, capable de produire des outils, un langage articulé, maîtrisant le feu, artiste et cuisinier, qui enterre ses morts et croit en des dieux. Mais comme le précise Jean-François Staszak, chacune des barrières placée entre l'homme et l'animal finit par lâcher au fur et à mesure des découvertes.

Jacques Goldberg précise que **les animaux sont en effet dotés d'une culture**, qu'ils peuvent transmettre. Certes ils ne savent pas élaborer de machines-outils, c'est-à-dire des outils qui fabriquent d'autres outils, mais ils savent construire des outils. Ils sont capables d'apprentissage aussi. Un pinçon mis dans une chambre sourde n'apprendra jamais à « chanter pinçon ». Quand on le met avec d'autres pinçons, il ne comprend pas leur chant, preuve que le chanter pinçon est acquis et non pas inné. Il existe même des dialectes, qui ne permettent pas l'intercompréhension au sein d'une même espèce ! On a pu apprendre le langage des sourds muets à des chimpanzés, preuve que les animaux sont capables d'acquérir une communication symbolique.

Jean-François Staszak diverge toutefois de Jean-François Dortier : **l'assimilation homme = animal n'est vraie que scientifiquement**. Socialement, une différence est construite entre l'homme et l'animal. L'humanité est une construction sociale et l'homme est peut-être le seul animal à croire qu'il n'est justement pas un animal. N'y aurait-il pas là une de ses spécificités ? Il existe par ailleurs un grand péril à penser que le continuum scientifique qui existe entre l'animal et l'homme permette d'en déduire des choses pour les sociétés humaines. Jacques Goldberg accepte, en éthologue, qu'on ne puisse pas faire de comparaison point par point entre espèces. Toutefois, l'éthologie peut apporter aux sciences sociales des questionnements et des méthodes. Il semble néanmoins que la sphère spirituelle et morale soit jusqu'à présent le propre de l'homme. L'affaîssement scientifique des barrières posées entre l'homme et l'animal doit justement aider à une prise de conscience morale de la responsabilité des sociétés humaines quant à la biodiversité. Chaque année, quantité d'espèces disparaissent, et c'est tout un patrimoine génétique et moléculaire qui est perdu.

Jean-François Dortier raconte l'histoire de Darwin, qui était persuadé - ce qui était rarissime à l'époque - qu'il existait une continuité directe de l'animal à l'homme notamment quant aux aptitudes culturelles. Il pensait par exemple que les animaux avaient des critères moraux, manifestes dans les cas d'empathie ou de tristesse. Se demandant si son chien pouvait croire en Dieu, Darwin décida de tester deux hypothèses : la capacité de son chien à se représenter l'invisible et celle d'adorer autrui. Il fit donc une expérience, en criant « qui va là ? », alors qu'il n'y avait personne, et constata qu'effectivement son chien cherchait un être invisible. Adorant qui plus est son maître comme un dieu, le chien de Darwin devait certainement être capable de croire en la divinité !

Si l'on sait aujourd'hui que les oiseaux ou les mammifères peuvent apprendre, catégoriser, résoudre des problèmes ou retenir des choses par cœur, on sait aussi que **les animaux ont des représentations mentales de leur territoire**, de véritables cartes cognitives. Le rat dispose de plus que de simples points de repère. Il est capable de changer d'itinéraire pour en prendre un plus court dès que des raccourcis se créent par exemple. De même les animaux savent se repérer sur des territoires parfois immenses. Les ours blancs peuvent mémoriser des lieux, des itinéraires, des moments, des trajectoires. A l'image des Aborigènes dont parlait Bruce Chatwin dans *Le chant des pistes* ou des Inuits qu'étudie Béatrice Collignon dans *Les Inuits. Ce qu'ils savent du territoire*, les animaux retiennent des itinéraires. Mais comme le précise Jacques Goldberg à propos des oiseaux migrateurs, on ne sait toujours pas comment ils arrivent à retrouver les mêmes endroits. Qui plus est, la curiosité, cette *libido sciendi*, n'est pas le propre de l'homme. Mais ce qui semble faire sa spécificité, c'est que seul l'être humain se projette plus loin, et veut voir ce qu'il y a derrière la colline. C'est pourquoi **l'animal ne peut pas être géographe**.

L'homme est-il le roi des animaux ? Celui qui assigne à chacun sa place et son lieu

Jean-François Staszak rejette l'idée que seul un Français sur deux aurait un animal domestique. Quasiment tous ont affaire à des animaux, qui à des moustiques, qui à des fourmis, qui à des mouches, bien au-delà du seul animal de compagnie. Il est vrai que **l'homme assigne à l'animal des espaces particuliers** (la réserve, le zoo, « la nature », etc.), mais l'animal transgresse souvent les frontières. On compte d'ailleurs plusieurs dizaines de tués chaque année parmi les tribus *masai* qui vivent à proximité des réserves. Les lions et les tigres sortent parfois des réserves et s'attaquent aux hommes. C'est d'autant plus tragique que les lions et les tigres ne sont plus des espèces menacées. Inversement, il existe autour des grandes réserves africaines, des groupes humains qui manquent cruellement de ressources et qui donc s'attaquent parfois aux animaux pour subvenir à leurs besoins alimentaires. Aussi, pour éviter que des animaux meurent, on a voulu aider économiquement les populations humaines locales. Il est loin d'être sûr qu'elles auraient bénéficié d'une telle aide *humanitaire*, s'il n'y avait pas d'animaux à sauver.

Michel Sivignon se demande du reste s'il ne faudrait pas chercher une distinction ville/campagne, avec une **attitude vis-à-vis de l'animal qui varie grandement entre urbains et ruraux**. Dans la querelle de la réintroduction du loup, les urbains l'aiment d'autant plus qu'il est loin de chez eux. Comme l'écrit Xavier De Planhol dans *Le Paysage animal*, qu'en serait-il si les loups étaient dans la forêt de Fontainebleau ? Inversement, certains animaux seraient rejetés justement parce que la société s'urbanise et se met à redouter araignées et insectes. Les citadins l'aimeraient-ils autant ? Jean-François Staszak rappelle qu'il

Il y a des phobies animales aussi à la campagne, à l'image des serpents qui sont parfois animaux de compagnie pour certains citadins, mais certainement pas pour un campagnard.

Ne faut-il pas chercher aussi des **logiques plus économiques**, se demande Michel Sivignon, à l'image de ce que faisait De Planhol justement dès 1969 (un pionnier à l'époque qui s'était fait huer lors de sa communication « qui n'était pas de la géographie ») ? De Planhol avait montré comment la disparition des loups dans les montagnes balkaniques était concomitante de la disparition des molosses au profit des chiens de conduite. Le molosse était utile en cas d'attaque de loups, mais bien moins performant qu'un chien de conduite pour conduire un troupeau. Sans les loups et avec des chiens de conduite, un berger peut contrôler un vaste troupeau à peu de frais !

Jean-François Dortier précise que d'après la psychologie évolutionniste, il y a des **répulsions spontanées** pour certaines espèces animales (serpents, insectes, souris et rats porteurs de germes). Il y aurait une bonne terreur, tant qu'on sait la maîtriser. Toutes les espèces animales ont peur de leurs prédateurs et s'adaptent ainsi au danger. Le loup est à l'évidence un prédateur pour les troupeaux mais les citadins ont créé une image très angélique du loup, signe d'un nouveau rapport à la nature. Et ils n'ont peut-être pas mesuré les retombées, précise Jacques Goldberg.

Sur les réintroductions, Jean-François Dortier raconte la **tentative ratée de réintroduire l'orque** qui avait joué dans le film *Il faut sauver Willy*. L'orque avait vécu de 2 à 23 ans dans un parc d'attractions et était totalement inadaptée à la vie en pleine mer. Mais la pression des spectateurs du film (où elle était effectivement libérée) était telle pour la relâcher, qu'avec l'aide d'une fondation, on a dépensé 25 millions de dollars pour lui réapprendre à se nourrir (en tuant donc d'autres animaux ce qu'elle ne savait plus faire) et à vivre avec des orques sauvages. Après plusieurs années pour lui réapprendre la mer, elle fut relâchée, mais ne tarda pas à aller s'échouer sur un fjord de Norvège, touchée de pneumonie ! Preuve qu'une espèce animale élevée en milieu humain est incapable de se débrouiller dans la nature. Comme le résume Jean-François Dortier, « on ne naît pas orque, on le devient » !

A l'image du film *Le Cauchemar de Darwin*, on peut voir que **les tentatives de réintroduction d'espèces animales** ne sont pas forcément les bienvenues. Jean-François Staszak précise toutefois que le livre de De Planhol, *Le Paysage animal*, va à contre-courant de l'idée d'une extermination massive des espèces animales par les humains. La biodiversité n'est plus un problème d'après De Planhol : les zoos ont très bien fait leur travail d'arche de Noé. Il y a eu quelques exemples de réintroductions réussies d'espèces animales, mais cela coûte très cher... et il faut que leur biotope existe encore. Il n'en demeure pas moins vrai précise Jacques Goldberg que l'homme a une responsabilité morale envers le monde vivant, que les zoos ne remplacent pas l'extérieur et que la biodiversité ne concerne pas que les tigres et les lions, mais aussi les insectes et surtout les plantes (dont dépend toute notre pharmacopée).

Pour ce qui est des **animaux de compagnie**, Jean-François Dortier s'inquiète : pourquoi imposer à des animaux qui ne sont pas faits pour la compagnie des humains la présence humaine ? De fait, certains animaux domestiqués de force développent des troubles du comportement. Il n'en demeure pas moins vrai que certains animaux ont un rôle quasi thérapeutique pour apaiser les gens. Le rôle apaisant des chiens et des chats dans les maisons de retraite, et l'augmentation de la longévité des personnes qui ont un animal de compagnie, en témoignent.

Pour ce qui est des zoos, Jean-François Staszak rappelle que, de nos jours, il n'y a aucun animal qui ait été prélevé à l'extérieur et introduit dans un zoo. Tous **les animaux de zoos** sont nés en captivité. Ils n'ont donc aucune nostalgie de leur lieu originel. Il y a même un risque d'anthropomorphisme à confondre la captivité animale et les prisons humaines. Le besoin des sociétés humaines de voir des animaux dits sauvages est réel. Un intervenant s'étonne quand même d'une telle réponse, dans la mesure où s'il ne faut pas faire de sentimentalisme, le principe naturel de liberté, la dénaturation consécutive à l'enfermement, et la question éthique d'un homme maître et possesseur de la nature aux dépens des animaux, sont de réelles objections. Jean-François Staszak ne partage pas cette analyse, affirmant que si l'homme veut enfermer l'animal, il en a le droit. Qui plus est l'argument de l'aspiration de l'animal à la liberté oublie l'enfermement écologique qui existe dans la nature. Or, on peut reconstituer en captivité des espaces plus grands que nature pour certaines espèces. Enfin, l'idée de liberté confond liberté totale de mouvement et possibilité de déambulation.

Le débat s'achève sur les questions de **densité** soulevées par Pierre Gentelle. L'entassement des animaux en captivité produit des troubles du comportement et des problèmes d'endocrinologie. Mais Friedman a montré pour les sociétés humaines que l'entassement était a priori bénéfique. Il ne faut toutefois pas extrapoler d'une espèce à l'autre. Et les dérives du *Lebensraum*, le territoire vital théorisé par la géopolitique nazie, sont là pour nous le rappeler.

Au final, on peut être frappé par la très grande variété des thèmes que pose la place de l'animal à l'être humain. Regrettons donc la réflexion encore peu importante des géographes sur le sujet !

Compte-rendu : Olivier Milhaud, Université Paris 1

Bibliographie :

- Jean-François Dortier *L'Homme, cet étrange animal. Aux origines du langage de la culture et de la pensée* Editions Sciences Humaines, 2004, www.scienceshumaines.com
- Jacques Goldberg, *Les Sociétés animales. Communication, hiérarchie, territoire, sexualité*, Delachaux et Niestlé, 1998
- *Espaces et sociétés*, vol.110-111, n°3-4, 2002 : « La place de l'animal », L'Harmattan.